

## Proposition pédagogique pour le niveau première en série technologique.

### Thème I : L'Europe bouleversée par la Révolution française. 1789-1815. 5-7 heures.

« La bataille de Waterloo est une énigme. Elle est aussi obscure pour ceux qui l'ont gagnée que pour celui qui l'a perdue... » Victor Hugo.

**Problématique : Montrer l'importance de la rupture révolutionnaire en France et en Europe.**

Je présente ici très rapidement les séquences qui ouvrent ce premier chapitre. A part le I « franco-français », l'introduction et les parties II et III s'inscrivent dans une démarche faisant apparaître les liens entre la France révolutionnaire et l'Europe.

**Introduction :**

#### Document introductif devant aider à rappeler l'ordre politique en Europe avant la Révolution.

*Marbres blancs/ Anonyme/ de 1774 montrant les profils du dauphin (futur Louis XVI) et de la dauphine (Marie Antoinette) afin de commémorer le mariage de 1770. + une carte de l'Europe. (diapositive 3)*

- *Une Europe des rois et des dynasties : ici les Bourbon et les Habsbourg. Le modèle absolutiste qui domine.*
- *Une légitimité fondée sur « le sang », la naissance et l'ancienneté de la Maison régnante. Enjeux des mariages princiers : perpétuer la dynastie et être un outil de la diplomatie des états.*
- *Ici : renforcer l'alliance entre la France et l'Autriche (Renversement des Alliances). Cet exemple montre que la politique étrangère est encore « une affaire de familles » dans laquelle le « droit des gens » intervient peu.*

*En résumé : l'Europe d'avant 1789 : « une Europe des rois ».*

- I) Des journées révolutionnaires pluvieuses qui révèlent un nouvel ordre politique : les journées des 5 et 6 octobre 1789. Sans doute à partir d'extraits du film « Un peuple et son

roi ». de Pierre Schoeller (diapositive 7) qui fait une large place à ses journées révolutionnaires, elles même réévaluées par les historiens ces dernières années.

- Analyse de journées révolutionnaires : ses acteurs, la violence.
- Moyen de « remettre » les femmes dans le programme. Evoquer l'indignation que cette participation « exclusive » a suscitée.
- Ses conséquences : le « retour » de la famille royale à Paris, le roi qui signe la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen.
- Ce que ces journées révèlent de nouveautés du système politique: une souveraineté « partagée » entre le roi et la Nation, une constitution, l'assemblée...

## II) « Lille a bien mérité de la patrie ». La France entre en guerre et en République.

- Analyse d'un élément connu du patrimoine régional : la déesse sur la Grande place de Lille : « *Nous venons de renouveler notre serment d'être fidèle à la Nation, de maintenir la Liberté et l'Égalité ou de mourir à notre poste. Nous ne sommes pas des parjures.* » et « *Les habitants de Lille ont bien mérité de la patrie* (Décret de la Convention du 12 octobre 1792) ». Diapositives 9 et 10.
- Mise en contexte : la guerre. La première coalition. Une France menacée aux frontières. La Révolution et la République sont menacés.
- La Convention : nouvelle assemblée : la Convention qui proclame la république et vote la mort du roi. Echec de la monarchie constitutionnelle et installation de la 1ère République.

## III) *Les contradictions de l'Europe française :*

### *A) l'entrée des Français à Milan.*

- Analyse d'extraits du chapitre I « de la chartreuse de Parme » : 1796 : entrée des troupes françaises à Milan. Diapositives 12 et 13 la carte de l'Europe en 1811+ le portrait de la famille impériale dans le numéro de la Documentation Photographique consacrée aux Bonaparte.
- Les Habsbourg chassés de Lombardie.
- L'accueil positif. Les Français perçus comme des libérateurs. La France « exporte la Révolution » : les Républiques sœurs.
- L'influence du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. Les espoirs que cela suscite en Italie.
- La guerre est aussi la matrice des évolutions politiques : le général

- Bonaparte : nouvel héros qui prend le pouvoir.
- L'installation d'un régime personnel : le Consulat puis l'Empire.

Une moitié de classe travaille sur cette partie et doit en dégager les idées importantes.

## B) « Les lignes de Wellington ».

### Documents :

- 1) **Propos adressés par Napoléon Ier à M. de Lima, Ambassadeur du Portugal en France, à Fontainebleau devant le corps diplomatique, le 15 octobre 1807.** « *Je ne souffrirai pas qu'il y ait un envoyé anglais en Europe. Je déclarerai la guerre à quelque puissance que ce soit qui, dans deux mois d'ici, en aura un chez elle. Si le Portugal ne fait pas ce que je veux, la maison de Bragance ne régnera plus en Europe dans deux mois* »+ **La carte de l'Europe en 1811+ le portrait de la famille impériale dans le numéro de la Documentation Photographique consacrée aux Bonaparte. Diapositives 15,16 et 17.**
- 2) **Extraits du film « Les lignes de Wellington » de Valeria Sarmiento. (diapositive 18).**
  - **Des « chouans portugais ».**
  - **Un ex-jacobin, ancien soldat de l'armée impériale et fils des Lumières françaises voue sa haine des Français.**

Cette partie qui se veut le pendant de la précédente est travaillée par l'autre moitié de la classe qui doit aussi en dégager les idées importantes.

Pour conclure et mettre en relation ces deux sous-parties, il conviendra de faire réfléchir sur ces mots de Mme de Staël tirés de ses « considérations sur la Révolution Française » : « *Ne serait-ce pas une grande leçon pour l'espèce humaine, si ces directeurs, hommes très peu guerriers, se relevaient de leur poussière et demandaient compte à Napoléon de la barrière du Rhin et des Alpes, conquise par la République ; compte des étrangers arrivés deux fois à Paris, compte de trois millions de Français qui ont péri depuis Cadix jusqu'à Moscou ; **compte surtout de cette sympathie que les nations ressentaient pour la cause de la liberté en France, et qui s'est changée en aversion invétérée*** ». Occasion d'évoquer une femme qui de façon très juste a « pensé la révolution » à l'échelle européenne.

Ensuite le professeur « termine » le propos en présentant les échecs militaires de Napoléon, la nouvelle coalition, l'invasion de la France, l'abdication de Napoléon et le retour des Bourbon.

**C'est ici que s'insère l'objet d'étude : Les puissances européennes contre Napoléon : la bataille de Waterloo.**

**Cet objet d'étude sera travaillé en même temps que la dernière partie du cours consacrée au congrès de Vienne qui entend restaurer l'ordre monarchique et asseoir la paix en Europe.** On y consacra 3 heures.

Texte officiel : « A partir de l'étude de la bataille de Waterloo et de ses protagonistes, les élèves appréhendent les motivations et l'ampleur de la coalition monarchique qui empêche le retour de Napoléon ». « Le congrès de Vienne qui entend restaurer l'ordre monarchique et asseoir la paix en Europe ».

#### **Quelques remarques en préambule.**

On pourra être surpris de ce retour à une « Histoire bataille ». Il ne s'agira toutefois pas de refaire une histoire telle que la pratiquaient les historiens de l'école méthodiste. Depuis les travaux de Georges Duby et plus récemment de Dominique Barthélémy sur la bataille de Bouvines, on sait que l'on peut faire une histoire « totale » à partir de cet objet historique traditionnel. Il ne s'agira donc pas de passer trois heures sur le champ de bataille et de « raconter » toutes les étapes et les multiples rebondissements d'une bataille qui a fait, depuis le milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle, coulé beaucoup d'encre. Récemment encore (2005), l'historien piémontais Alessandro Barbero, a redonné une reconstitution d'une très grande précision. Les premiers chapitres de ce livre peuvent se révéler intéressants « pour se remettre à niveau » sur les techniques et les tactiques de la guerre napoléonienne. Des questions peuvent venir des élèves sur ces aspects techniques. Le livre pouvant servir de « référence scientifique » sur cette question est le « Waterloo » de Thierry Lentz paru en 2015 (pour le bicentenaire boudé par la France). Loin de ceux qui nous ont raconté la bataille dans le détail comme les immortels Houssaye et Lachouque ou plus récemment Alessandro Barbero et Jean Claude Damamme, Thierry Lentz n'entre pas dans le détail sur les manœuvres des armées en présence et le déroulement des combats. **Son objectif est de replacer l'engagement dans le contexte plus global du retour de Napoléon, de ses options alors qu'il va affronter l'Europe coalisée contre lui, et des chances qu'il a de réussir à obtenir la paix qui lui a été refusée.** Ce que nous sommes amenés à faire avec nos élèves.

Il nous est demandé de donner sens aux dates, d'identifier et d'expliciter aux élèves les ruptures et les continuités. Nous pouvons comme exemple prendre la composition des armées. La composition des armées coalisées est encore très cosmopolite comme sous l'Ancien Régime. Celle que commande le duc de Wellington est composée de 35% de Britanniques, de 26% de sujets du nouveau royaume des Pays Bas ( donc des Belges et des Néerlandais qui ont pu servir dans les armées napoléoniennes), de 16 % d' Hanovriens, de 9% de sujets du duché de Brunswick, de 9% de la King's German Legion et de 5% de sujets du duché de Nassau. Ces armées sont rarement organisées sur le système de la conscription (seule la Prusse l'a adoptée après la défaite de 1806-1807) et conservent un commandement encore très aristocratique (les « Britanniques sont commandés par le duc de Wellington tandis que les Prussiens le sont par le prince de Wahlstatt) ... On voit là que malgré les transformations importantes qu'ont connues les armées européennes durant des 22 années de guerre, certains aspects de l'Ancien Régime n'ont pas disparu. L'Histoire est bien faite de ruptures et de continuités. L'armée nationale symbolisée par l'armée française (en tout cas à l'époque républicaine puis en 1815) est en marche mais elle cohabite encore avec des armées multinationales d'Ancien Régime travaillées toutefois par la question nationale.

Dans cette réflexion de la périodisation qui ne doit pas être seulement le fait du premier chapitre d'histoire de seconde, ce travail sur « Vienne et Waterloo » offre aussi la possibilité d'une comparaison avec la fin du programme sur la Première Guerre mondiale et la fin des empires. Lorsque le traité de Versailles sera étudié en fin d'année, il sera pertinent de le comparer avec le congrès de Vienne de 1814-1815. A Vienne, le vaincu, représenté par « le diable boiteux » sera finalement accepté à la table des négociations. Le congrès de Vienne installe un siècle de paix générale en Europe. Ce ne sera pas le cas

des traités de paix signés aux lendemains du premier conflit mondial. Les élèves savent qu'il y a eu un second conflit mondial. Dans l'introduction de son livre consacré au congrès de Vienne, Thierry Lentz insiste pour que nous, Français, sortions de la légende noire du congrès qui n'a pas été uniquement le triomphe de la réaction. Il a été un moment important du développement du droit international et s'inscrit dans une démarche multilatérale. Il a été une étape importante (grâce aux Anglais) dans l'interdiction de la traite des Noirs. Il n'est pas non plus un retour à la carte politique de 1789.

## I) La bataille de Waterloo : la fin de la Révolution ?

### A) Veillée d'armes à Waterloo.

**Documents : deux tableaux : Diapositives 23 à 29.**

- « **Wellington's March from Quatre-Bras to Waterloo** », huile sur toile d'Ernest Crofts, Sheffield Galleries and Museum Trust. Le soir du 17 Juin 1815.
- « **The Morning of Battle of Waterloo : The French await Napoléon's Orders**, huile sur toile de Ernest Crofts, 1876, Sheffield Galleries and Museum Trust. Le 18 juin au matin 1815.
- **Carte des mouvements du 16 au 18 juin. « Waterloo », Thierry Lentz, page 196.**
- **Carte de la France assiégée. Les forces en présence le premier juin 1815. Page 97...**

*Travail en autonomie des élèves : Analyse de tableaux et de carte. Il s'agit de faire sortir un certain nombre de constats à « la lecture » de ces documents. Ces observations devant être mises en perspective et explicitées par le professeur. Ces documents, pour maintenir le suspens doivent être présentés aux élèves avant toute indication du « chapitre à traiter ».*

*Ce que les élèves peuvent identifier :*

- *Constater le retour de la guerre.*
- *Identifier avec le titre celui qui commande les forces « britanniques » connu grâce au cours précédent (partie Lignes de Wellington).*
- *La présence de Napoléon. Son retour sur un champs de bataille.*
- *Identifier une partie des forces en présence : les Français et les Britanniques (uniformes, drapeaux)*
- *Identifier les Nations présentes mais non représentés sur les deux tableaux : les Prussiens et les Néerlandais.*
- *Le désir de s'emparer de Bruxelles.*
- *Les conditions météorologiques.*
- *Le type de relief.*
- *Présence de morts et de blessés. Il y a donc déjà eu des combats. Les dates.*
- *Replis « en bon ordre » des Britanniques entre Quatre-Bras et « Waterloo ».*
- *Les différents types de troupes : infanterie, cavalerie et artillerie.*
- *L'empereur qui prend conseil auprès d'un civil.*

### Éléments d'analyse des documents.

- Ces tableaux témoignent de l'inflation de la peinture militaire anglaise à la fin du XIXème siècle. Ce genre était inexistant en Angleterre avant 1815 à la grande différence de la France où il servait largement la gloire militaire des rois puis de l'empereur. Ce genre est lancé en 1815 à l'initiative de la British Institution for promoting the fine Arts. Lors de l'exposition de 1815 : 14 des 15 peintres consacrèrent leur œuvre à cette bataille. La figure majeure de ce genre pictural sera Elisabeth Thomson, Lady Butler. Le premier tableau fût présenté au Salon de la Royal Academy de 1897. Pas moins de onze tableaux faisaient encore référence à la bataille de Waterloo.
- On pourra remarquer la tendance de cette peinture d'Histoire britannique à « oublier » les Prussiens dont il faut bien souligner le poids fondamental pour transformer la « presque victoire de Napoléon »

(qui aurait été une sorte de victoire à la Pyrrhus) en désastre total. A la fin de la journée, les  $\frac{3}{4}$  du front allié sont tenus par les Prussiens. Même le nom de la bataille fut une « victoire anglaise ». Les combats décisifs du 18 juin ne se sont pas déroulés à Waterloo mais plus au Sud. Waterloo n'est que le village où le duc de Wellington avait installé son état-major et où il prit quelques repos avant la bataille. On l'appela quelques jours « bataille du Mont Saint Jean ». Blücher proposa de l'appeler « bataille de la Belle-Alliance » du nom prédestiné où il rencontra Wellington vers 10 heures le soir de la victoire. Mais dans les courriers que sa grâce envoie dans les heures qui suivent, il emploie le mot de Waterloo qui sonne « très anglais ». On peut le donner à un nom de gare à Londres.

- L'armée du Nord (la principale armée mise sur pieds durant les 100 jours) comprenait 122 000 combattants dont 22 000 cavaliers. Elle était appuyée de 360 canons. Elle était divisée en cinq corps d'armée, formés chacun de plusieurs divisions d'infanterie et d'une de cavalerie, et de quatre corps uniquement de cavalerie. L'artillerie était répartie dans les différents corps. La Garde, composée de troupes d'élite avec toutefois des troupes fraîchement formées, constituait un corps à part.
- Wellington disposait aux Pays Bas de 99 000 combattants (86 000 fantassins et 13 500 cavaliers) et 222 pièces de canon. 15 000 hommes étaient toutefois échelonnés de Bruxelles à la mer du Nord. Cette armée réunissait plusieurs nationalités parmi lesquels les Britanniques représentaient 1/3 des effectifs. Ils étaient mélangés à la King's German Légion, 15 000 Hanovriens, 10 000 Allemands des duchés de Nassau et de Brunswick 30 000 sujets du nouveau royaume des Pays-Bas. Certains de ces Belges ou Néerlandais s'étant battus parmi les troupes napoléoniennes les années précédentes.
- Blücher peut compter sur 116 000 hommes dont 10 000 cavaliers, appuyés par 312 canons.
- Toutes ces troupes ne seront pas présentes à Waterloo comme les 33 000 hommes de Grouchy envoyés « talonner » les Prussiens vers Namur et Liège et qui firent tant défaut à l'empereur le 18 juin.
  
- Localiser le nouveau théâtre d'opération. « Encore la Belgique ». Le choix de l'offensive par Napoléon. Ce qui surprit ses adversaires. Malgré les espions et les réseaux royalistes dans le Nord, Wellington et Blücher peinent à connaître les intentions françaises. Wellington attend les Français du côté de Mons. Dans une lettre du 3 juin à sa femme, celui qui est surnommé pourtant « le général Vorwätz » déclare : « Nous pourrions bien rester ici encore une année car Bonaparte ne nous attaquera pas ». La stratégie de Napoléon consiste à ne pas attendre l'invasion de la France et au contraire de jouer la carte de l'offensive « par surprise ». Il veut prendre Bruxelles pour marquer les esprits et rejouer le coup de la campagne d'Italie de 1796 : soit opérer une offensive sur position centrale pour s'insérer entre les Prussiens et les Britanniques, les séparer, puis les battre l'un après l'autre. Un tel mouvement (le dernier coup de génie de Napoléon) reposait sur le fait que chaque vaincu se retirerait sur ses « lignes naturelles » de communication : Bruxelles, Anvers et la mer pour les Britanniques, l'Est, vers l'Allemagne pour les Prussiens.
  
- Or le 3 mai 1815, lors d'une conférence d'Etat-Major, Wellington et Blücher avaient convenu de ne pas se séparer. Cet engagement fut confirmé lors de la rencontre du 16 juin au moulin de Bussy non loin de Ligny. Blücher (plus que Wellington qui avait anticipé un repli éventuel vers l'Ouest) fut fidèle à cette promesse.
  
- C'est cette stratégie qui explique les combats qui précèdent la bataille de Waterloo. Le 16 juin, tandis que le maréchal Ney est envoyé avec les deux premiers corps afin de contenir les « Anglais » à quatre-Bras, Napoléon et 70 000 hommes affrontaient et battaient les Prussiens à Ligny. Mais l'insuffisance des troupes françaises ne permet pas de les écraser. Leur fatigue interdit, dans un premier temps, de les poursuivre. Au Quatre-Bras, Ney, en infériorité numérique et tardant à passer à l'offensive est bientôt acculé à la défensive face à la montée en puissance des troupes de Wellington. Il lui a manqué les troupes de Drouet d'Erlon envoyés à Napoléon puis rappelées. Ces 20 000 hommes firent défaut aux Français engagés sur les deux champs de bataille pourtant séparés seulement de 11 kilomètres. Le « brave des braves » ne fut sauvé que la tombée de la nuit. Le 16 juin, Napoléon a raté l'occasion d'écraser les Prussiens.
- Les conditions météorologiques : pluies diluviennes bien plus que « la drache » belge. Gros orages qui rendent très difficiles (mais pas impossibles) l'avancée des troupes. La nuit du 17 au 18 fut particulièrement éprouvante. Le matin du 18 juin, Napoléon retarde le lancement de la bataille jusqu'à 11h15 afin d'attendre que le terrain soit plus praticable. On sait que Napoléon (à travers l'étude du docteur O'Meara de 1820) rejetait la responsabilité de la défaite, d'abord (mais pas

seulement), sur le mauvais temps. Engagée plus tôt, aurait-il pu vaincre Wellington avant l'arrivée de Blücher ?

- Les conditions topographiques : « la morne plaine » du Brabant est fameuse depuis Victor Hugo. Deux alexandrins plus loin, le poète corrige son effet poétique en parlant d'un cirque de bois, de coteaux, de vallons. Le terrain dégagé permet le déploiement de troupes, les manœuvres d'infanterie, les charges de cavalerie et les préparations d'artillerie. Mais ce terrain comprend un relief suffisant pour favoriser la stratégie de défense de Wellington. Expert en la matière depuis le Portugal et l'Espagne. Le duc utilise ces collines pour mettre à l'abri une partie de ses troupes, les cacher à l'observation de son adversaire et les protéger lors des tirs d'artillerie. Le relief n'est pas très accusé dans cette partie du Brabant, mais suffisamment pour être exploité. Depuis son arrivée dans les Pays Bas au mois de mars, Wellington a pu prendre connaissance de cette topographie d'ailleurs connue par de nombreux généraux tant les armées se sont battues sur ce territoire.
- La campagne de Belgique se caractérisa par une très grande violence, également partagée par les deux corps d'armée. De nombreux témoignages signalent un état d'esprit plus marqué en ce sens en 1815. Blücher vibrait du désir de venger l'humiliation de 1806 et sut communiquer sa hargne à ses troupes. Le général Roguet aurait dit à ses officiers, au matin de la bataille de Ligny « prévenez vos grenadiers que le premier qui m'amènera un prisonnier se fera fusiller ». Parmi les victimes des quatre-bras : le duc de Brunswick. A Ligny entre 7000 et 10 000 Français furent mis hors de combat pour 13 à 20 000 Prussiens. Au quatre-Bras, chaque camp laissait 4500 hommes hors de combat. Les soldats endormis sur le tableau permettent aussi de rappeler que les troupes françaises exténuées après ce combat ne purent poursuivre les Prussiens. Lesquels purent ainsi se replier en relatif bon ordre et prendre une demi-journée d'avance.
- Le premier tableau nous montre donc les « Britanniques » de Wellington en train de remonter vers le Nord après la bataille de Quatre-Bras pour se positionner « à l'abri » dans les villages de Waterloo et de Saint Jean, adossés à la forêt de Soigne. En fixant les troupes du maréchal Ney, Wellington déjoua involontairement les plans de Napoléon et empêcha la dislocation définitive de l'armée prussienne. Le général se ménaça aussi des possibilités de replis vers le Nord et l'Ouest. On peut remarquer, au loin quelques accrochages de retardement.
- Le second tableau nous transporte à la ferme du caillou, où l'empereur a passé la nuit du 17 au 18 juin. L'empereur a réuni son Etat-Major (Sault, Ney, Bertrand, Reille, Jérôme Bonaparte... L'empereur estime qu'il a « quatre-vingt-dix chances sur cent » de l'emporter et qu'ils coucheront le soir à Bruxelles. Il n'écoute pas le maréchal Sault qui lui demande de rappeler Grouchy. Il écoute toutefois Drouot qui lui demande de reporter de deux ou trois heures l'affrontement. Comme si deux ou trois heures allaient rendre plus praticables un sol détrempé par les puissants orages de la nuit. Retard qui sera bien préjudiciable. L'empereur aurait peut-être pu détruire l'armée anglo-néerlandaise avant l'arrivée des Prussiens. Le civil représenté sur la scène est Jean-Baptiste Decoster, paysan et cabaretier, « réquisitionné » par les Français pour servir de guide à l'empereur. On lui liera les mains et il sera hissé sur un cheval attaché par une longe à celle d'un chasseur de l'escorte afin qu'il ne s'enfuit pas. Il sera le « premier guide » du champ de bataille jusqu'à sa mort.

**Bilan : Trace écrite.**

**En juin 1815, la France est à nouveau en guerre. Napoléon passe à l'offensive et envahit « la Belgique ». Il désire s'emparer de Bruxelles. Surtout, il espère écraser, successivement et séparément, les troupes prussiennes et anglo-néerlandaises commandées respectivement par le maréchal Blücher et le duc de Wellington. Malgré quelques succès initiaux, la tactique visant à séparer les deux armées ennemies est un échec.**

**b) Le moment décisif du siècle. « Une bataille ! messieurs ! Savez-vous bien ce que c'est, une bataille ? Il y a des empires, des royaumes, le monde ou le néant, entre une bataille gagnée et une bataille perdue ».**  
Napoléon à ses officiers à la ferme du Caillou après son diner.

**Documents : extraits du film Waterloo de Sergei Bondarchuk :**

- **1.2.27 à 1.03.26 : levée de soleil à Waterloo**
- **1.07.15 à 1.08.22 : Passage des troupes en revue. Ferveur. Les plans de Wellington.**
- **1.15.40 à 1.16.42 : traveling sur le dispositif anglo-néerlandais. Carte.**
- **1.20 à 1.21 : Hougoumont. Plus tableau.**
- **1.33 à 1.35 : Grouchy, qu'est-ce qui bouge ? Décision d'enfoncer au centre du dispositif.**
- **1.37.48 à 1.43 : Retrait de 100 pas des troupes de Wellington, la charge de Ney à la tête de la cavalerie. Les carrés Britanniques. Tableau.**
- **1.50 : la presque victoire.**
- **1.50.36 à 1.52 : charge des Prussiens. Puissance de feu des britanniques.**
- **1.54.22 à 1.56.07 : la garde cède. Les Britanniques repassent à l'offensive. Pas de mort « à la Turenne » pour Napoléon. La défaite.**

**Plus les diapositives 32 à 36 : tableaux et plans. Ils serviront de « document d'appui » pour le professeur.**

Extrait 1 : petit matin « à Waterloo ». Le sol détrempé. Le déploiement des troupes. Estimation assez juste des effectifs de troupes engagées. Environ 70 000 hommes dans chaque camp. Soit 50 000 fantassins. Le reste composé de cavaliers et d'artilleurs. Légère supériorité des Français pour ces deux types d'armes.

Extrait 2. Il convient de relever la ferveur des troupes françaises envers l'empereur. Le II de l'objet d'étude montrera qu'elle n'existait pas ou peu dans le pays. Elle est réelle dans l'armée.

L'épisode du repos du duc de Wellington est à nuancer. Le général est prêt à livrer bataille mais il a aussi pris ses dispositions pour un repli éventuel vers Hall et la mer. D'où son aile gauche moins « garnie ».

Extrait 3 : traveling sur les troupes anglo-néerlandaises. Choix de Wellington d'user de sa stratégie défensive qui lui a si souvent réussie en péninsule ibérique. On pourra remarquer que le relief du film est bien plus accusé qu'il n'est en réalité dans ces collines du Brabant. Troupes « cachées » et protégées. « Trois brise-lames » : le château d'Hougoumont, la ferme de la Haie Sainte et celle de la Papelotte devant « fixer » les assauts français.

Acte I :

Extrait 4 : Hougoumont : la bataille dans la bataille. C'est véritablement ici que commence, en fin de matinée, l'affrontement. Une partie du premier corps de Reille, mené par Jérôme Bonaparte, doit s'emparer du château d'Hougoumont bien fortifié par la King's German Legion. Les combats sont féroces et sanglants. Les Français lancent plusieurs assauts. Ils parviennent parfois à pénétrer dans le bois et le verger et même à menacer un temps la porte nord. Mais malgré tous leurs efforts, la « forteresse » tient. Ces affrontements mettent « hors manœuvre » environ 15 000 hommes du premier corps de Reille qui feront défaut « au centre ». Wellington,

sans trop envoyer de renforts, se protège d'un mouvement tournant vers l'Ouest et se garantit « une porte de sortie ».

Vers 14h, Napoléon engage « l'attaque décisive » entre la ferme de la Haie Sainte et celle de la Palelotte. Après une préparation par des tirs d'artillerie (peu efficaces à cause du terrain et de la possibilité des Anglais de se mettre à l'abri), le deuxième corps de Drouet d'Erlon s'ébranle en colonne ce qui limite sa puissance de feu. Seul le premier rang pouvant tirer. L'assaut français est brisé par une charge de la cavalerie lourde anglaise menée par lord Uxbridge.

Vers 15h « mêlée la plus affreuse » mais sans avantage décisif.

Extrait 5 : Grouchy reste fidèle aux ordres donnés. Il ne pourra intervenir. L'arrivée de 30 000 Prussiens de von Bülow.

Acte II : Wellington plie mais ne rompt pas.

Extrait 6 : La charge du maréchal Ney face aux carrés anglais.

Hougoumont résistant, le danger prussien se précisant du côté de la Papelotte, l'empereur doit engager l'initiative et le mouvement au centre, de part et d'autre de la grande route de Bruxelles. Cette attaque échappe bientôt aux règles de la guerre puisque ce sont 10000 cavaliers menés par le prince de la Moskova qui partent à l'assaut du centre « anglais ». Les Britanniques et les Néerlandais se replient de « 100 pas » et s'organisent en carrés. C'est peut-être ce recul qui entraîne ce « coup de force de cavalerie ». Les cavaliers français « tournent autour » mais ne parviennent pas à rompre les fameux carrés anglais, véritables redoutes humaines composées de trois rangs de billonnettes. Spectacle extraordinaire et sanglant. Mais vague après vague, les cavaliers français se font repousser. L'aplomb des Britanniques et de leurs chefs furent remarquables. Jamais les Français ne viennent à bout de ces forteresses humaines. Toutefois, Wellington est alors en bien mauvaise posture. Ney, décidément sur tous les fronts, parvient à prendre la Haie Sainte tandis que Durutte menace la Papelotte. Hugo résume bien alors la situation : « *il tenait l'offensive et presque la victoire* ». (*Expiations*). Il est 6 heures du soir.

Pour faire disparaître le presque, il eut fallu appuyer immédiatement la prise de la Haie Sainte par une puissante offensive. Mais l'armée du Nord ne le pouvait plus. Napoléon tarde à engager l'infanterie de la Vielle Garde. Contre Wellington, il aurait probablement remporté une victoire « à la Pyrrhus » comme à Eylau, mais...

Acte III : Blücher arrive.

Le général prussien tenait sa promesse et méritait mieux que jamais son surnom de « général Vorwatz ». Les Français ont beau faire courir le bruit que Grouchy arrive, quelques succès sont obtenus dans le village de Plancenoit et l'empereur a beau engager 9 bataillons de la Garde Impériale... une rupture du rapport de force s'établit. Comme le dit encore Victor Hugo : « *le combat changeait d'âme* » et la victoire de camp.

Extrait 7 : Les tirailleurs anglais cachés dans les seigles cueillent les Français. Les lignes françaises lâchent de toute part. Pirsch risque de couper la retraite française au Sud Est. En une demi-heure c'est la débâcle, la débandade. Une mort « à la Turenne » est refusée à l'empereur qui doit évacuer le champ de bataille. Wellington donne l'ordre à ses troupes d'avancer. La bataille est terminée.

Vers 10h du soir, les deux généraux vainqueurs se saluent rapidement au lieu « bien dit » de « la belle alliance ». Ils savent que Napoléon est fini. L'invasion de la France peut commencer.

La visite du champ de bataille et du mémorial sont sans doute les supports idéaux pour traiter cette partie. Le parti pris muséographique du Mémorial de Waterloo à Braine L'Alleud intègre d'ailleurs la bataille dans une histoire de la Révolution Française et de ses conséquences en Europe. Le film en 3D plairait sans doute aux élèves. Les charges de cavalerie anglaise puis française sont assez impressionnantes. Le film d'un quart d'heure présente les grandes phases de cette bataille décisive.

Je pense aussi que cette partie peut aussi être l'occasion d'un travail en collaboration avec le collègue de

Lettres. Mes collègues de littérature m'ont fait part de la fréquence de l'étude du chapitre de « La chartreuse de Parme » où le jeune Fabrice se trouve « sur le champ de bataille » de Waterloo. On pense aussi inévitablement à Hugo et ses « Misérables ». Il y eut aussi Balzac, Walter Scott, Byron... De fait cette bataille a été une matrice importante de la littérature du XIXème siècle. La confrontation des regards et des points de vue est une piste sans doute riche à explorer.

Ce moment du cours est sans doute une bonne occasion pour travailler l'écoute active et la prise de note des élèves. Je pense toutefois qu'il convient de ne pas « casser » l'unité de temps de cette séquence de cours et de bien signifier en amont que le professeur à l'aide des documents fera le récit de la bataille et qu'il ne convient pas d'en interrompre le déroulement. Les questions et précisions ne devant intervenir qu'à la fin. Comme nous sommes encore au début de l'année, l'occasion me semble aussi bonne pour donner du sens à la prise de note et d'indiquer aux élèves qu'ils doivent faire des choix, supprimer les détails. En fin de cours, un travail sur les notes pourra être effectué : mise en ordre, sélection d'information, hiérarchisation...

Pas de conclusion. Les conséquences politiques de la défaite seront analysées dans le III. Sinon que le 18 juin 1815, Napoléon est vaincu à Waterloo.

II) « Heureusement, c'est arrivé maintenant où nous sommes tous réunis ici ». François Ier empereur d'Autriche, l'hôte de l'Europe.

### A) Le retour de la légitimité (à Paris et à Vienne).

**Document : « Extraits du film « Le diable boiteux » de Sacha Guitry : 1h28 à 1h37 « son coup de force » à Vienne. (diapositives 39 à 41)**

La première partie de l'extrait, lorsque Talleyrand « reçoit » Louis XVIII au palais des Tuileries, permet de resituer le propos en lien avec la fin du chapitre III : **avril 1814**, la France envahie, la (première) chute de Napoléon et la première Restauration des Bourbon. On dressera une courte biographie du prince de Talleyrand qui après avoir servi Napoléon comme ministre des Relations Extérieures, puis « s'être séparé de lui », joua un rôle majeur en ce printemps 1814 dans le retour des Lys. Certaines allusions du prince : « pas pour longtemps » et la présence du document du traité de Paris doivent permettre d'indiquer seulement que Talleyrand avait obtenu des conditions « assez douces pour la France ». Les Alliés considéraient qu'ils avaient fait la guerre contre Napoléon et non contre la France qui retrouvait ses frontières de 1792 et ne serait pas occupée militairement. Talleyrand est envoyé à Vienne pour représenter la France et l'éloigner de Paris où « *son inquiétante présence...dont le seul aspect déplaisait* ».

**Il faut que les élèves comprennent que nous avons fait depuis le précédent cours, un retour en arrière d'un an. La prise de note pouvant être renvoyée à celle de la fin du chapitre III.**

La deuxième partie de cet extrait nous installe au congrès de Vienne. Par une économie de moyens et des raccourcis théâtraux réussis, Sacha Guitry réussit à nous faire voir l'essentiel des premiers mois du congrès :

- Un rassemblement des princes et des diplomates des puissances sorties victorieuses de la guerre contre Napoléon.
- Un congrès qui vise à redessiner la carte de l'Europe.
- Les « quatre puissance de premier ordre » Royaume-Uni, Autriche, Russie et Prusse qui entendent se réserver la conduite des négociations.
- Talleyrand qui réussit à imposer la France (et l'Espagne, le Portugal et la Suède) à la table des négociations.
- Si la France met en avant les principes de légitimité et de droit public comme principes devant guider les négociations, l'appétit territorial des grandes puissances apparaissent. L'Autriche veut recouvrer sa prépondérance en Italie et en Allemagne. La Prusse veut la Saxe. La Russie entend absorber la Pologne.

Le dernier extrait (Louis XVIII et son frère le comte d'Artois) montre que le génie de Talleyrand et les divisions entre les puissances ont disloqué la coalition. Le congrès était

menacé. En janvier 1815, un traité d'alliance est signé entre Londres, Vienne et Paris contre Saint Pétersbourg et Berlin. On craint une guerre entre les anciens alliés.

**Trace écrite :** En 1814-1815, se tient à Vienne un congrès qui rassemble les souverains et les diplomates européens pour redessiner la carte de l'Europe. Ces négociations sont dominées par quatre puissances (la Russie, l'Autriche et la Prusse) qui entendent (sauf le RU) étendre leur territoire et leur influence. En janvier 1815, le congrès est menacé par des tensions à propos de la Pologne et de la Saxe. Profitant de ces divisions, le représentant français, Talleyrand, a permis à son pays de « tenir une place respectable » au congrès.

**B) « La hardiesse de l'entreprise était inouïe » Chateaubriand, Mémoires d'Outre-tombe, livre XXIIIème. (Mais fragile aussi).**

**Documents : gravures : Le départ de Louis XVIII et l'arrivée de Napoléon**

**Le 19 mars 1815 à minuit, le roi Louis XVIII quitte précipitamment les Tuileries faute de pouvoir s'opposer au retour de Napoléon. Le lendemain, à neuf heures du soir, celui-ci prend sa place. Les deux scènes se situent au même endroit, au pied de l'escalier de Flore au palais des Tuileries. Leur auteur, Alexandre de Laborde, également présent les 19 et 20 mars, est le premier à avoir insisté sur le contraste presque magique entre les deux événements : larmes et pleurs au départ du roi ; cris de joie et enthousiasme à l'arrivée de Napoléon. Esquissé par Laborde, dessiné par Heim, gravé par Couché Fils, 1815.**

**Cartes :**

- **Le vol de l'Aigle. « Cent Jours, la tentation de l'impossible mars-juillet 1815 » Emmanuel de Waresquiel. Page 116.**
- **La semaine sainte. ... Page 281. Diapositives 43 à 48.**

Éléments pour éclairer les documents.

La Garde Nationale rétablie après le retour du roi. 11 000 recrues parisiennes dont les officiers sont nommés par le ministre de l'intérieur. Elle doit personnifier le lien rétabli entre les Bourbon et la Nation. Son recrutement est élitiste. Il en coûte 250 Francs pour s'équiper pour un simple grenadier. Elle est donc composée de nobles et de bourgeois. 600 hommes, relevés toutes les 24 heures, sont attachés à la garde du palais des Tuileries. Leur QG se trouve dans le vestibule du pavillon de Flore, dans les appartements de la duchesse d'Angoulême. C'est-à-dire non loin des lieux qui apparaissent sur ces gravures. Alexandre de Laborde, adjudant major, illustre cet univers-là. Il est le fils de l'ancien banquier de cour Jean Joseph de Laborde, guillotiné en 1793. Il nous a laissé un récit savoureux de ces 48 heures passées aux Tuileries. Il s'est trouvé que le 20, le château est gardé à la fois par la garde nationale royaliste et par des régiments de soldats ralliés à l'empire.

Cette « nuit du sacrifice », le roi est le seul à rester digne au milieu de la

débandade. Le château, avec les 100 Suisses et la Garde Nationale a des allures de forteresse assiégée. Très grande confusion des courtisans et de la foule des curieux. Scène fantomatique, il pleut. Malgré son embonpoint énorme, ses jambes courtes et enflées qui le portent à peine, Louis XVIII, comme toujours, conserve « l'air le plus imposant ». L'émotion est intense. Tous les protagonistes disent y avoir succombé.

« *Mes enfants, en grâce, épargnez-moi. J'ai besoin de force. Je vous reverrai bientôt. Retournez dans vos familles. Mes amis, votre attachement me touche* ».

Cette scène fait, bien sûr, penser à la commande du tableau faite à Gros en 1816 et qui semble aussi s'inspirer des mots de Laborde : « *Nous restâmes tous, un moment, immobiles comme frappés d'un effet surnaturel* ». Gros peint davantage une scène religieuse qu'une scène de départ. Les officiers semblent recevoir l'onction du souverain. On pense au toucher des écrouelles. Le roi thaumaturge soulage son peuple de ses blessures. Et ce faisant, il s'immole. Gros souligne le geste sacrificiel du souverain qui, par son départ, évite la guerre civile et préserve l'unité nationale. Il souligne aussi l'union intime entre le roi et la Nation par la présence de la Garde Nationale, du vieux grenadier, des maréchaux Marmont, Berthier et Macdonald. Le roi est acclamé et pleuré : comme si son sacrifice était aussi sa victoire. L'ombre du roi-martyr de 1793 plane sur ce tableau que Delacroix a qualifié « d'un immense effet de nuit ». La légitimité, morte le 21 janvier 1793, dépérit à nouveau cette nuit du 19 au 20 mars 1815 dans les ténèbres d'une fuite peu glorieuse. Ici l'héroïsme n'est pas celle, virile et militaire de Napoléon, mais il est dans ce sacrifice. Napoléon appuie sa légitimité sur sa gloire militaire. Louis XVIII va faire, de la douleur, des larmes et du pardon les instruments de la légitimation du régime. Pensons à la chapelle expiatoire.

L'empereur, ce 20 mars au soir, est attendu avec une très grande impatience par ses partisans. Entre les deux, il y a eu une « nouvelle prise des Tuileries ». Entreprise par 300 officiers « demi-solde » venus de St Denis, où on les avait rassemblés pour la défense du roi et, apprenant le départ de ce dernier, décident de marcher sur Paris et de prendre les Tuileries pour le compte de Napoléon. La demi-solde est le contre-type absolu de l'officier de la Garde nationale. Le second pense à l'ordre et à la paix tandis que l'autre rêve de victoires et de revanche. A 15 heures, ils remplacent le drapeau blanc qui flottait au sommet du pavillon de l'Horloge par le drapeau tricolore. Le mérite de cette nouvelle prise des Tuileries fut d'être beaucoup moins sanglante que celle de 1792. Les Suisses ne sont pas massacrés. Un temps, il y eut une garde conjointe du palais par la Garde Nationale et ces « soldats putschistes ». 25 années de violences et de guerres sont passées par là. Les esprits et les énergies s'en ressentent.

Après son « coup de maître », son « vol de l'Aigle » qui lui a permis de reprendre le pouvoir, sans tirer un coup de fusil, Napoléon semble, selon de nombreux témoins, marquer, lui aussi, une certaine forme de lassitude. Il

avouera à Ste Hélène : « Je n'avais plus en moi le sentiment du succès définitif ».

Il a gagné par l'adhésion et le ralliement de régiments déçus de la Restauration (le licenciement des troupes, les demi-soldes...) et de populations civiles dans les Alpes, à Lyon... Mais il sait que tous les Français ne l'attendaient pas. Il n'est pas passé par Marseille et la vallée du Rhône, car la majorité de la population y est farouchement royaliste. Bientôt les Chouans se soulèvent à nouveau dans l'Ouest.

#### **Ou « Cérémonie du champs de Mai », Heim, château de Versailles.**

**« Le souvenir du passé détruit toute illusion ».**

Le premier juin 1815, Napoléon Ier, au champs-de-Mars, fait proclamer les résultats du plébiscite en faveur de l'acte additionnel aux constitutions de l'empire. Les Grands électeurs des départements réunis en délégation sont invités à lui jurer fidélité. La plupart des témoins, y compris les plus favorables à Napoléon, parlent pourtant de « simulacre ». Cette lourde cérémonie carolingienne ne soudera pas la nation derrière Napoléon. L'enthousiasme de la foule, au moment du serment, n'était sans doute que celle que lui prête le peintre Heim, dans cette évocation tardive de l'événement, pour le musée de Versailles.

Propos d'un observateur pertinent : le suisse Jean-Gabriel Eynard à propos du discours du Champs-de -Mai dans lequel l'empereur entend respecter fermement les droits du peuple : « *le souvenir du passé détruit toute illusion* ».

Le Napoléon des 100 Jours appartient déjà au passé beaucoup plus qu'au présent. Très grande morosité de l'empereur. Il ne semble plus y croire. L'image de l'autocrate, du guerrier ressurgit sans cesse dans l'esprit de ceux qui l'observent, derrière celui qui prône désormais la paix et les libertés. L'ombre portée de ce qu'était véritablement Napoléon submerge l'autre.

Les serments ont été si nombreux depuis 1789. Les Français en ont tant prononcé. Le peuple en est fatigué.

N'oublions pas que le nouveau régime ne perdit pas moins de trois élections en deux mois. Au plébiscite d'approbation des Actes additionnels, la participation ne fut que de 20% comme en 1800. A Paris le taux fut microscopique : 2%. Que dire des élections législatives boudées par 70% des électeurs et qui virent l'arrivée d'une très large majorité de libéraux à l'assemblée contre seulement 80 partisans du régime. Aux municipales, ce fut une véritable gifle. 80% des maires mis en place par les Bourbon furent réélus souvent contre les candidats « bonapartistes ».

Napoléon n'avait de plus nullement l'intention d'être fidèle à l'évolution libérale du régime impérial. Il déclare à Cambacérès : « *Avant 6 semaines, vous me verrez étouffer ce vain bavardage* ». Lavalette déclare au baron Pasquier : « *Ne vous fiez pas à cette constitution libérale que l'empereur a l'air de vouloir donner, une fois à la tête d'une armée victorieuse, il aura bientôt brisé les faibles liens dont il consent aujourd'hui à se laisser enlacer* ».

**Trace écrite :**

**En Mars 1815, Napoléon quitte l'île d'Elbe et rentre en France. Une large partie de l'armée se rallie à lui. Les Bourbon sont contraints de s'exiler à nouveau. Afin d'asseoir le rétablissement de l'empire, Napoléon fait évoluer la constitution dans un sens plus libéral. Il se pose en « fils de la Révolution ». Toutefois, la France, en 1815 est bien très divisée. De nombreux Français sont fatigués des guerres et ne croient pas aux promesses de changement du régime vers le libéralisme et la paix. En effet, se pose très vite la question de la réaction des souverains européens. Napoléon a surestimé les divisions entre les puissances au congrès de Vienne.**

**C) La quarantaine diplomatique. : « Il savait que les princes encore réunis en congrès, que l'Europe encore sous les armes, ne souffriraient pas son rétablissement ». Chateaubriand. Mémoires d'outre-tombe, livre 23ème  
Ou « Le Robinson Crusoé de l'île d'Elbe dissipa les folies pour un simple changement d'île » : Georges Clémenceau.  
Ou Napoléon, bien involontairement « sauve le congrès ».**

**Document 1 : extrait du film « Waterloo » de Sergei Bondarchuk, 1970. Min 32 à 32.44**

**Document 2 : La déclaration du 13 mars. (Diapositives 51, 52 et 53)**

Toute l'Europe entre en guerre « contre moi et pas contre la France ». Napoléon est acculé à la guerre.

Wellington et Blücher à Bruxelles. « Je signerai la paix sur le cadavre de Wellington ».

Ce très court extrait permet de remettre en perspective avec le cours précédent. Avec une économie de mots, on voit que Napoléon a buté contre un véritable isolement diplomatique.

Caulaincourt tente vainement d'établir des relations diplomatiques avec les états européens. Mais toutes les tentatives pour ouvrir un canal de discussion furent vaines. Les paroles de l'empereur dans l'extrait font allusion à l'avis rendu par le conseil d'Etat qui contestait la valeur juridique de la déclaration du 13 mars : « une provocation à l'assassinat de l'empereur Napoléon » et concluait « il n'y a rien de changé dans l'état de l'Europe ». La tentative de faire éclater la coalition en rendant public le traité d'alliance de janvier ne changea rien.

Le 7 juin le duc de Vicence remit un rapport à Napoléon dans lequel il écrivait « croire en la possibilité du maintien de la paix serait aujourd'hui un dangereux aveuglement... la guerre nous entoure de toute part... ce n'est plus que sur le champ de bataille que la France peut reconquérir la paix ». Malgré sa bonne volonté et ses efforts, la poudre allait parler.

Un temps déconcerté, les souverains et diplomates réunis à Vienne ont mis de côté leurs dissensions. Les travaux du congrès vont connaître une notable accélération.

Une coalition se reforme par le traité du 25 mars. Chacune des grandes puissances s'engage à fournir 150 000 hommes. La coalition est rejointe en avril et mai par un très grand nombre de souverains européens.

On peut redonner à voir la carte de « la France assiégée ». (diapositive 53)

**Autre document possible : La déclaration du 13 mars « *les puissances déclarent en conséquence que Napoléon Buonaparte s'est déclaré hors des relations civiles et sociales, et que, comme ennemi et perturbateur du repos du monde, il s'est livré à la vindicte publique* ».**

**Trace écrite : La paix est impossible. Napoléon est mis au banc de l'Europe. Si des divisions existent entre les grandes puissances quant au sort à réserver à la France et sur son avenir politique, les alliés sont d'accord pour refuser le retour de « Buonaparte ». Une très vaste coalition se reforme regroupant la très grande majorité des souverains européens qui parviennent à faire des compromis pour accélérer les conclusions du congrès. Ce dernier est finalement sauvé par les « cent jours ».**

### III) Bilans de la période.

**A) « La France est à qui veut la prendre et jamais le gouvernement ne fût plus provisoire ». Paradoxe d'une époque de crise de légitimité politique et finalement de retour « de la légitimité ».**

*Document : extraits du film « Le Souper » d'Edouard Molinaro : (diapositives 57,58 et 59)*

- *0.15. à 0.27.50 : Deux heures et un magnifique repas pour trouver un régime à la France. Sous fond de Carmagnole, de Marseillaise et de passage des Hulans de Blücher, après une soirée chez Wellington, les deux anciens hommes d'Eglise, tous deux anciens ministres de Napoléon, passent en revue les différentes « solutions politiques » au lendemain de Waterloo : Napoléon II et une régence de Marie Louise, une république assagie, le duc d'Orléans et finalement les Bourbons...*
- *Lire l'extrait des mémoires d'outre-tombe de Chateaubriand : «Le soir, vers les neuf heures, j'allai faire ma cour au roi... J'entrais d'abord dans l'église ; un pan de mur attendant au cloître était tombé ; l'antique abbatale n'était éclairée que d'une lampe. Je fis ma prière à l'entrée du caveau où j'avais vu descendre Louis XVI : plein de crainte sur l'avenir, je ne sais si j'ai jamais eu le cœur noyé d'une tristesse plus profonde et plus religieuse. Ensuite je me rendis chez sa majesté : introduit dans une des antichambres qui précédaient celle du roi, je ne trouve personne ; je m'assis dans un coin et j'attendis. Tout à coup une porte s'ouvre : entre silencieusement le vice appuyé sur le bras du crime, M de Talleyrand marchant lentement devant moi, pénètre dans le cabinet du roi et disparaît. Fouché venait jurer foi et hommage à son seigneur ; le féal régicide, à genoux, mit les mains qui firent tomber la tête de Louis XVI entre les mains du frère du roi martyr ; l'évêque apostat fut caution du serment ».*

Exploitation avec les élèves : Demander aux élèves de prendre la parole pour « faire de l'Histoire » avec une œuvre de fiction. Pas de questionnaire préalable. Leur indiquer seulement de relever le « sujet de la conversation », les acteurs, les éléments permettant une contextualisation et peut être d'explicitier certaines phrases pouvant être écrites au tableau. Ex : « les prévenir en faveur de la France », « l'avenir aujourd'hui appartient au passé », « le fils de l'ogre », « ma tête... à défaut de trancher ».

- Situer : Paris, chez Talleyrand qui reçoit à souper le président du gouvernement provisoire : Fouché.

- Contexte : Paris occupé. Passage des troupes prussiennes. Réception chez Wellington. Référence à la bataille de Waterloo.
- Les solutions politiques envisagées : une république « assagie » (vœu de Fouché dans le film), Napoléon II et la régence de sa mère Marie Louise, une monarchie avec le duc d'Orléans, le retour des Bourbons (aspiration de Talleyrand revenu du congrès de Vienne)
- Crise de la légitimité politique : « avec ce que la France a vécu depuis un quart de siècle, la monarchie n'est plus qu'une solution parmi d'autres ».
- L'influence des troupes occupantes sur le destin de la France. Le poids majeur de Wellington : « I love Louis ». La coalition n'était pas unanime quant à l'avenir politique de la France.
- Relativiser l'influence du petit peuple parisien en ces journées cruciales. Toutefois, le peuple ne saurait admettre un retour à l'Ancien Régime et à la monarchie absolue de droit divin. L'héritage révolutionnaire (la carmagnole, la marseillaise) devra être pris en compte.
- L'influence du personnel politique ayant servi Napoléon dans le choix politique.
- Réflexion sur ce que peuvent garantir les Bourbon.
- Finalement « *l'avenir aujourd'hui est au passé* » : ce sera les Bourbon.

Quelques éléments pour décortiquer la scène. Je conseille ici la lecture des analyses remarquables d'Emmanuel de Waresquiel dans son « cent jours, la tentation impossible ». Partie V.

- « Deux heures pour changer de régime ». En effet, en ces journées de juin et juillet 1815, les heures valent des jours, les jours des semaines. Les événements et les rebondissements abondent.
- Talleyrand avait fini par rejoindre le roi à Mons. Louis XVIII, qui le déteste, lui bat froid et refuse de suivre les avis du prince de Bénévent : de ne pas suivre les troupes alliées, de se rendre à Lyon et d'y convoquer les chambres. Ce, afin de ne pas apparaître comme le supplétif des alliés. Or, Louis XVIII, sachant que sa couronne est à Paris entend suivre Wellington (qu'il apprécie) et qu'il sait attaché à sa cause. En partance pour Le Cateau, le roi invite Talleyrand à aller prendre les eaux. Les Ultras et Monsieur exultent. Talleyrand rejoint finalement le roi à Cambrai et lui arrache une nouvelle déclaration plus modérée qui rassure les propriétaires de biens nationaux, où il avoue avoir commis des fautes, promet de nouvelles garanties à la Charte...
- Les chambres, dominées par les Libéraux et les Républicains espèrent rejouer juin 1789. Elles entendent défendre la souveraineté du peuple et ne sont nullement acquies à un retour des Bourbon. Elles tentent même de négocier directement avec les alliés un arrêt des hostilités. Rappelons que ce sont elles qui obtiennent l'abdication de Napoléon. Louis XVIII n'entend pas dialoguer avec ce parlement élu durant son exil. La douche froide des parlementaires viendra du refus de Wellington de négocier avec eux.
- Fouché comme Talleyrand à la réputation de ces hommes à qui on soupçonne de détenir un secret, d'avoir des liens cachés, des armes occultes. Plus la situation semble tendue, plus il semble maître de lui-même. Il n'aime rien tant que ces moments-là. C'est aussi l'homme pour qui le pouvoir n'est pas un moyen de parvenir mais est sa raison de vivre et d'être même. Les 100 jours seront toutefois son chant du cygne. Il a profité d'être à nouveau ministre de la Police de Napoléon pour réorganiser ses multiples réseaux et nouer des contacts avec Metternich. Il est alors à la tête du gouvernement provisoire. De l'ombre, il joue un rôle essentiel dans la fronde des parlementaires menée par La Fayette qui oblige l'empereur à abdiquer. C'est même lui, à l'Élysée qui tient la plume et rédige l'acte d'abdication. Il apparaît alors comme l'homme indispensable à tous. Aussi bien des libéraux et des Républicains que des royalistes du faubourg St Germain. Il traite les républicains de fous et les royalistes de bêtes. Ce qui vaudra ce bon mot à Talleyrand en verve : « ce mépris tient à ce que M Fouché s'est beaucoup étudié ». Ce révolutionnaire ne veut plus de révolution : *Les révolutions sont agréables quand on est jeune ; elles donnent du*

*mouvement, c'est un spectacle, et puis elles sont devenues trop chères à tout le monde* ». Aussi, il sait que tout cela se terminera par le retour du roi avec qui il est en contact via Archambaud de Périgord, frère de Talleyrand.

Le moindre des paradoxes est que les Ultras, menés par le comte d'Artois, font pression sur le roi pour qu'il nomme Fouché dans son gouvernement. Comme s'il avait la clé de Paris. Le 6 juillet au soir, Louis XVII donne carte blanche à Talleyrand : « *Vous allez à Neuilly, vous y verrez le duc d'Otrante, faites tout ce que vous croirez utile à mon service, seulement, ménagez-moi et pensez que c'est mon dépuçelage* ». Ce dépuçelage consiste à prendre pour ministre un homme qui a voté la mort de son frère. Seul Chateaubriand s'y oppose. Il en perdra son ministère. Ce ralliement au roi vaudra à Fouché la déception « des siens : des lettres de menaces, les fenêtres de son ministère brisées par les tirs des fédérés.

A la différence de l'extrait du film, Fouché a établi de bons contacts avec Wellington qui ne jure bientôt que par lui. Il faut lire les mots qu'il lui envoie : « *Mylord, vous venez encore d'agrandir votre nom par des **victoires** ; c'est par vous surtout que les Français doivent être appréciés. Dans le conseil des souverains, votre influence et votre crédit ne peuvent pas être moindres que votre gloire... **La nation française veut vivre sous un monarque, mais elle veut que ce monarque vive sous l'empire des lois...**Tous les regards sont fixés sur l'Angleterre ; nous ne prétendons pas être plus libres qu'elle, nous ne voulons pas l'être moins...* ».

La rencontre Talleyrand-Fouché s'inscrit dans le cadre des réunions tenues en ce début juillet, à Neuilly. C'est là que Wellington plaide la cause de Louis XVIII et là que Talleyrand est chargé de faire accepter au roi le maintien de Fouché au ministère.

**Trace écrite.**

**La défaite de Napoléon entraîne, à nouveau, la chute de l'empire. La France est à nouveau occupée par les puissances européennes. Le retour des Louis XVIII et des Bourbon apparaît comme la meilleure solution pour clore l'époque des révolutions.**

## **B) Waterloo pour défendre l'œuvre du congrès : sortir de la légende noire du congrès de Vienne.**

**Documents :**

- **Une carte de l'Europe montrant les principaux changements territoriaux.**
- **La caricature anonyme « la balance politique » du 15 mai 1815 parue dans le *Nain Jaune*. \* (diapositives 61 et 62)**

A l'aide de la caricature et de la carte, on pourra revenir sur les éléments apparus dans l'analyse de l'extrait du « *Diable boiteux* » de Sacha Guitry : *Les élèves pourront identifier et expliciter certains éléments et dégager le sens de cette image : finalement le reproche qui a été fait par la légende noire du congrès de Vienne.*

- La victoire des monarchies et principalement des puissances « de premier ordre » qui ont dominées le congrès et se partagent les territoires de l'ancien empire napoléonien : le Royaume-Uni, la Russie, la Prusse et l'Autriche. Certains rétablissements de l'ordre ancien comme la domination de l'Autriche sur une Allemagne et une Italie toujours morcelées.

- Le marchandage des « âmes » et des territoires. Les peuples ne comptent pas. Ils ne sont que des marchandises que l'on s'échange entre souverains.
- La question de la Pologne et de la Saxe. Principales pommes de discorde.
- Le jeu de mot de Talleyrand pour Louis XVIII qui ne demande rien.

En quelques mots : **La non prise en compte des aspirations des peuples. Vision d'une Europe des princes contre l'Europe des peuples. D'un principe des nationalités foulé aux pieds. Exemple : Allemagne et Italie toujours divisés et dominé par les Habsbourg. L'Etat polonais qui disparaît. Souvenirs de l'introduction du chapitre.**

Ensuite, le professeur viendra nuancer cette « légende noire du congrès ». Conseil de lecture : le chapitre « Epilogue » du livre consacré par Thierry Lentz au congrès de Vienne.

Le congrès de Vienne instaure un nouvel ordre juridique européen. La police viennoise estima que *« l'impression générale était que le congrès avait mieux fini qu'on ne le pensait et qu'en somme chacun partait satisfait, parce que de part et d'autre on s'était résigné à faire des sacrifices en vue de l'intérêt général et de la tranquillité du monde »*.

Le congrès ouvrait aussi un siècle de diplomatie européenne fondé sur le concept de « concert européen » et son système de congrès. Il confiait aux grandes puissances la surveillance des autres et la tâche de maintenir un état de paix le plus général possible. Il n'y avait pas encore d'unité politique de l'Europe mais au moins une unité de but. Ce qu'Albert Sorel qualifia : *« d'utopie de la paix perpétuelle organisée pour le plus grand profit des souverains »*.

Il s'agissait de maintenir l'ordre social retrouvé et modernisé sous la conduite des souverains légitimés par le droit international. On passa à Vienne du « droit des gens », notion complexe et embrouillée, aux prémices d'un droit international moderne fondé sur une volonté collective de préserver la paix. Et de fait, le XIX<sup>ème</sup> siècle, qui s'ouvre à Vienne fut un siècle de « paix générale » en Europe.

Des contemporains remarquèrent que le texte contenait un appel aux souverains pour instaurer un droit public interne fondé sur « des constitutions favorables à l'exercice des droits légitimes ». En d'autres termes, ces souverains ne pouvaient pas faire comme si la Révolution n'avait pas existé.

Rappelons que l'article 15 prévoyait l'abolition de la traite négrière. L'article 16 réglementait la libre navigation des fleuves. Enfin, l'article 17 le faisait sur le rang entre les agents diplomatiques. Vienne ouvrit bien la voie du multilatéralisme.

C'est aussi ici que, même avec les nuances requises quant à l'attitude des alliés vis-à-vis de la France, l'on peut « faire un saut vers la fin du programme » : les conférences de Versailles et de Saint Germain en 1919 et 1920 et indiquer la très grande différence quant au sort des vaincus.

**Trace écrite : certaines avancées permettent de dire que le congrès de Vienne n'est pas qu'un retour de l'Ancien Régime et le triomphe de la réaction :**

- **La carte de 1815 n'est pas celle de 1789. Prendre l'exemple de la Belgique qui ne retourne pas aux Habsbourg.**

- **La possibilité donnée aux souverains d'accorder des constitutions.**
- **La mise en place du « concert européen » système de dialogue multilatéral devant empêcher le retour de toute guerre générale en Europe.**
- **Début de régulation économique.**
- **La fin programmée de la traite négrière.**

**Ce sont largement les conceptions anglaises qui donnent le ton à ces dispositions.**

- **Note pouvant servir l'analyse de la caricature.**

Gravure à l'eau forte colorisée ; signée E xxx en bas à gauche, encartée dans le « Nain Jaune » du 15 mai 1815.

L'image de la balance politique est un classique de la caricature sous la Restauration. Elle figure la loi quand elle ne représente pas dans cette caricature dirigée contre les puissances européennes réunies à Vienne, la pesée des âmes. Les caricatures « à bulles » sont toujours d'une lecture plus complexe que les caricatures légendées. L'auteur de « La balance politique » fait ici état à la veille de la clôture du congrès, en une sorte de rétrospective simplifiée, des dissensions qui ont opposé ses principaux antagonistes, autour du partage des dépouilles de l'ancien empire napoléonien. Le collaborateur du *Nain Jaune* s'attaque d'abord aux moyens mis en œuvre par les grandes puissances européennes pour réaliser ce partage. La « commission de statistique », l'une des dix commissions créées par le congrès et chargée de l'inventaire complet de tous les territoires repris à Napoléon. A Vienne, on compte les « âmes » c'est-à-dire les habitants, pays par pays. Une mesure purement quantitative, « arithmétique à l'allemande », dont se moquera Talleyrand. Tout le propos de notre « Balance Politique » tourne autour de cette question. Les peuples, les nations empaquetés et ficelés dans des ballots comme de vulgaires marchandises, ne comptent pas. Les quatre grandes puissances européennes et leurs ambitions dominant le jeu. Tout se résume à un vulgaire trafic alimenté par l'or anglais, un autre vieux poncif de la caricature antibritannique depuis le Consulat. L'argent anglais a toujours cimenté les coalitions contre la France. A l'extrême-gauche, lord Castlereagh, qui représente le roi George au congrès, fouille dans un coffre- le coffre de la banque anglaise- et dit : « il ne nous reste plus que des banques notes », tandis que Wellington, en uniforme rouge, dispose de lingots d'or sur l'un des plateaux de la balance ; « nous ne les paierons que 3 schillings par tête ». A droite, les souverains des trois grandes puissances continentales- Frédéric-Guillaume II de Prusse (en bleu), François 1er d'Autriche (en blanc) et Alexandre 1er de Russie (en vert et de dos) – se disputent les « âmes » payées par les Anglais. La Saxe, figurée par le ballot disposé sur l'autre plateau de la balance, est l'enjeu principal du conflit arbitré par Talleyrand, à l'extrême droite de l'image, revêtu du grand cordon bleu de chevalier du Saint Esprit. Curieusement, le prince est épargné par le caricaturiste qui en fait l'homme désintéressé de ce trafic, fidèle au monarque qu'il représente. Le « Je n'en veux qu'un louis » en forme de jeu de mots est une allusion au roi Louis XVIII, mais aussi au fait qu'il ne réclame rien pour la France. Les Belges (le ballot de gauche) sont placés sous l'influence de l'Angleterre. Le tsar est assis sur un tonneau rempli de Polonais tandis que le roi de Prusse s'empare des Saxons et s'exclame : « J'en prendrai la moitié ». François 1er d'Autriche lui répond : « J'y consens pourvu qu'on me laisse sur le Pô » - jeu de mots scatologique. Le tsar se plaint : « J'ai ma Pologne en pièce ».

C'est bien résumer la situation des rapports de force entre les puissances au congrès. Cette caricature est sans doute la plus exacte, la mieux connue et la plus célèbre, à propos de cette « vacance de roi » comme le dit Mme du Montet, que fut entre septembre 1814 et juin 1815, le congrès de Vienne.

## **Conclusion.**

*« Aucune catastrophe de l'Histoire ne peut être comparée à la bataille du mont-Saint-Jean. C'est le dernier jour de notre gloire ; c'est le tombeau de l'Empereur et des Français »* Le général Foy.

Les générations qui vécurent de 1815 à la première Guerre Mondiale considéraient Waterloo comme un tournant décisif de l'histoire et lui attribuaient une très forte charge symbolique. Pour beaucoup, elle ouvrait une période de paix, de prospérité et de progrès. Pour d'autres moins satisfaits de vivre dans un monde dominé par le commerce anglais, comme Victor Hugo, *« l'avenir du genre humain changea ce jour-là. Waterloo est la charnière du XIXème siècle »*. Ce succès britannique mettait fin à la deuxième guerre de cent ans et allait avoir de lourdes conséquences pour la politique extérieure française. Même si les successeurs de Napoléon Ier ne renoncèrent pas à agir sur le continent et au-delà, ils durent renoncer à toute velléité d'expansion voire même d'intervention pour tenir compte de la nouvelle réalité de la puissance au XIXème siècle : rien ne pouvait plus désormais se faire sans l'accord de Londres.

Depuis, d'autres grands hommes, d'autres tragédies ont permis de nuancer les choses. L'historiographie ouverte par l'école des Annales plus attentive aux forces profondes, aux facteurs structurels a aussi permis de prendre du recul avec cet événement et nous a habitué à ne plus croire qu'un événement, même mémorable, puisse inverser le cours de l'Histoire humaine. Les Révolutions industrielles, la domination anglaise, le développement des idées nationales, libérales puis socialistes « seraient passés » même si le déroulement de la bataille eut été différent.